

L'éthique professionnelle : garde-fou de l'humanité
dans un monde périlleusement digitalisé.

Démarche :

J'observe depuis quelques années à présent les méfaits de la surdigitalisation, à la fois des points de vue sociologique et écologique.

Étant de nature très sociable, et éprouvant depuis toujours un fort désir d'authenticité dans mes relations à l'autre, je suis peiné de voir que ces dernières ont tendance à se digitaliser massivement, et à perdre de leur substance.

Ce phénomène n'a fait que s'empirer depuis le premier confinement, en mars 2020, avec la généralisation du télétravail, une pratique qui aura sans nul doute, encore toute sa place dans le monde de l'après-Covid.

Il m'a donc semblé bon de prendre ma plume pour exprimer clairement ce qui, à l'ère du « tout numérique », me dérange.

Pour ce faire, j'ai décidé d'aborder le problème du point de vue du progrès - « le digital nous rend-il plus humain ou moins humain ? » - et sur le rôle de l'éthique professionnelle dans la préservation de notre humanité.

Résumé :

Cette dissertation, qui s'intéresse au rôle de l'éthique professionnelle dans la sauvegarde de l'humanité dans un monde de plus en plus digitalisé, de déroule en deux temps.

Tout d'abord, nous verrons en quoi le « tout digital » présente une menace pour l'homme en tant qu'être à la fois relationnel et pensant, ainsi que la place des acteurs économiques dans ce phénomène. Puis nous nous pencherons sur le risque écologique majeur que les acteurs du digital font courir à l'humanité, en tant que civilisation terrienne.

Bibliographie :

- « La servitude électrique », Gérard Dubey & Alain Gras, Éditions Seuil, 2021.
- « La fabrique du crétin digital », Michel Desmurget, Éditions Seuil, 2019
- « Sapiens », Yuval Noah Harari, Éditions Albin Michel, 2015.
- « L'Homme nu – La dictature invisible du numérique », Marc Dugain & Christophe Labbé, 2016.
- « Nos limites – Pour une écologie intégrale », Gaultier Bès, Marianne Durano & Axel Nørgaard Rokvam, Éditions Le Centurion, 2014.
- « Le bluff technologique », Jacques Ellul, Éditions Pluriel, 1988.
- « La rivière à l'envers », Jean Claude Mourlevat, 2000.
- « Comment sauver la planète à domicile », Adeline et Alexis Voizard, Éditions Emmanuel, 2018.
- « Les dieux voyagent toujours incognito », Laurent Gounelle, Éditions Pocket, 2010.
- « La parole humiliée », Jaques Ellule, Éditions Seuil, 1981.
- « La place de la dopamine dans les processus de dépendance aux drogues », J.P Tassin, Académie Nationale de Médecine.
- « La face cachée du numérique », Rapport ADEME, 2021.
- « La guerre des métaux rares », Guillaume Pitron, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2018.

Introduction :

« Quand on me présente quelque chose comme un progrès, je me demande avant tout s'il nous rend plus humains ou moins humains ».

Cette remarque de George Orwell, qui s'inscrit dans une vaste réflexion sur les avancées technologiques de son époque, prend tout son sens près d'un siècle après sa formulation, à l'ère du « tout numérique » – phénomène que les dispositions de travail à distance, prises dans le cadre de la lutte contre le coronavirus, n'ont fait que parachever. Si notre rapport à la virtualité faisait parfois l'objet de questionnements avant le premier confinement, il n'en demeure pas moins que le digital avait toutes les allures dudit « progrès » : moteur d'une croissance salubre pour les uns, vecteur d'une dématérialisation salvatrice pour les autres... Ainsi soit-il ! Ceci étant, après un an de réunions Zoom à profusion, un ras-le-bol grandissant se fait ressentir, à raison. Car si l'*Homo Sapiens* que nous sommes est bien « chair pensante », il est aussi intrinsèquement relationnel : il se construit avec et par l'autre, dans l'échange et l'interaction sensorielle. C'est d'ailleurs cette capacité à faire société qui, d'après Yuval Noah Harari, a permis à notre espèce de surpasser toutes les autres – y compris ses consœurs du genre *Homo* – et de nous placer, selon les mots de René Descartes, « en maîtres et possesseurs de la nature ».

Priver *Sapiens* de ces multiples interactions « en trois dimensions », ne serait-ce donc pas, d'une certaine façon, lui faire perdre de son humanité ? Ledit « progrès », tel que les partisans du « tout digital » nous le dépeignent, ne serait-il pas en réalité « le développement d'une erreur » ? Nous allons voir que si c'est le cas, c'est d'abord en raison de l'atrophie que la surdigitalisation exerce sur notre essence-même. Mais nous verrons le problème ne s'arrête pas là : derrière l'immatérialité apparente du phénomène numérique « qu'on admire, mais qu'on ne comprend pas », se cache un risque écologique majeur pour l'humanité en tant que civilisation... Une double-menace, donc, à laquelle l'éthique professionnelle, comprise comme l'ensemble des principes moraux qui encadre la prise de décision des acteurs économiques, doit faire face.

I. En s'attaquant à notre essence-même, celle d'un être à la fois relationnel et pensant, la surdigitalisation contribue à la régression de notre d'humanité.

A. Le phénomène de l'enfermement : une triste réalité accentuée par le télétravail.

Comparé à bien des espèces, les humains naissent prématurément. Alors que le chevreau et le poulain, qualifiés de « nidifuges », sont capables de trotter quelques heures seulement après leur naissance, *Sapiens*, lui, est tributaire de la protection de ses aînés pendant de longues années. Comme l'explique Harari dans « *Sapiens – Une brève histoire d'humanité* », « il faut une tribu pour élever un homme ». L'étymologie du terme « nourrisson » renvoie d'ailleurs justement au fait qu'un bébé a besoin d'être nourri. Et c'est précisément cette dépendance unique qui expliquerait les capacités sociales exceptionnelles de notre espèce.

Mais à mesure que le l'Homme accroît son emprise sur le vivant, par le développement sans fin de technologies nouvelles et de la digitalisation, ce lien précieux s'effrite, et c'est la valeur même d'une vie jadis relationnelle qui, *in fine*, semble s'amenuiser. Les nombreuses interactions sociales qui nous rendaient en effet si vivants, ont laissé place à un monde abusivement virtuel dans lequel interagissent, par le biais de canaux toujours plus nombreux, une masse d'individualités tout aussi interconnectées que tristement isolées.

En 2021, absolument toutes les dimensions de la vie sont sujettes à la digitalisation. Tout peut en s'effectuer en ligne : faire ses courses, visionner un film, jouer, communiquer, travailler, payer ses factures, trouver l'amour... Vivre dans un monde 100% virtuel est à présent possible. Et à moins de conscientiser cette tendance tout en cherchant de manière proactive à la combattre – ou du moins à l'éviter, il est aisé de se couper progressivement du monde réel, malgré soi. C'est ce que l'on pourrait appeler le « phénomène de l'enfermement », que la crise du coronavirus n'a fait qu'accélérer.

Avec les confinements et les couvre-feux successifs, les entreprises n'ont eu d'autre choix que de recourir au télétravail massif pour lutter contre le virus et assurer, en même temps, le maintien de leur activité. À l'heure actuelle, le caractère exceptionnel de la situation suffit donc à justifier ces dispositions particulières. Ceci étant, hors temps de crise sanitaire, si le télétravail peut s'avérer tout à fait pratique et souhaitable en raison de la flexibilité qu'il apporte, c'est sa systématisation qui pose problème. En effet, en plus de bafouer notre « droit à la déconnexion » en s'immisçant dans nos foyers et en floutant la frontière entre sphères privée et professionnelle, le télétravail généralisé nous prive de « relations en trois dimensions » avec nos collègues, qui ne deviennent parfois que des voix distantes et entrecoupées par une piètre connexion internet.

L'entreprise devant être au service de l'humain et non pas l'inverse, il serait donc bon que les décideurs du monde professionnel intègrent ces réflexions éthiques dans la construction d'un monde « après-Covid », sur lequel la « pieuvre numérique » tentera naturellement de prendre prise.

B. La culpabilité des acteurs du digital dans l'appauvrissement de l'acte réflexif.

Si la sociabilité intrinsèque de l'Homme permet de donner un premier élément d'explication à sa primauté sur Terre, il en est un deuxième qu'on ne peut évidemment pas négliger : son intelligence.

Cette dernière s'expliquerait en partie par la relative faiblesse de notre masse musculaire par rapport aux autres espèces. En effet, toujours selon Harari, « de la même façon qu'un gouvernement détourne les fonds de la défense vers l'éducation, les Hommes détournèrent de l'énergie des biceps vers les neurones ». Cette focalisation énergétique vers le cerveau aurait donc été à l'origine de notre habilité toute particulière à concevoir l'immatériel, à rêver, à imaginer et à transmettre de l'information sur des choses que l'on ne voit pas – « à l'image » de concepts plus éthérés comme les mythes, les religions, les systèmes juridiques ou encore internet.

Toutefois, cet avantage concurrentiel, propre à l'espèce humaine, semble aujourd'hui menacé par le phénomène numérique qui, par une forme d'aliénation insidieuse, altère dangereusement notre habilité à penser.

Pour constater cela, il suffit de prendre l'exemple de nos smartphones, « ces tétines digitales » que nous consulterions, selon une étude britannique récente, plus de 221 fois par jour. Ils nous réveillent le matin, ne nous quittent pas de la journée, et nous accompagnent au coucher... Nous y sommes accros ! Plusieurs études ont été menées à ce sujet, et s'accordent sur le fait

qu'à travers ses innombrables sonneries et notifications, le smartphone fait appel au système de gratification de notre cerveau, et donc au circuit de dopamine étroitement lié aux phénomènes d'addiction. Le « commerce de l'attention » décrit dans *The Social Dilemma*, un documentaire à charge contre les réseaux sociaux paru en 2020, corrobore cette idée-là. Y sont en effet détaillés les stratagèmes quasi machiavéliques conçus par les GAFAs pour nous assujettir à nos écrans, soulevant ainsi de réelles problématiques d'éthique professionnelle.

Mais le problème ne s'arrête pas ici. Selon Maurice Merleau-Ponty, dans « Phénoménologie de la Perception », « l'orateur ne pense pas avant de parler, ni même pendant qu'il parle ; sa parole est sa pensée ». Suivant cette logique de la parole pensante, la pensée serait fondée sur l'usage des mots, et l'appauvrissement de notre vocabulaire ne ferait donc que l'altérer. Que penser alors de la généralisation du tweet abusivement synthétique, qui souvent se substitue à toute autre source d'information journalistique ? Et *quid* du langage SMS ? Nous permet-il véritablement de signifier notre pensée dans ce qu'elle a de plus complexe et de plus subtil ? Vraisemblablement, non.

Enfin, l'omniprésence des images, qui s'imposent à nous par l'intermédiaire de nos téléphones, de nos ordinateurs et de nos télévisions, est également lourde de conséquences sur notre habilité à stimuler notre imaginaire, à réfléchir et à nous concentrer. C'est précisément ce que dénonce Michel Desmurget, docteur en neurosciences, dans « La fabrique du crétin digital ». Ce livre, qui détaille les risques psycho-sociaux encourus par nos enfants victimes d'une surexposition aux écrans, nous montre également comment les acteurs du digital ont réussi, en faisant abstraction de toute considération éthique et par le biais d'études mensongères défendues par une ribambelle d'experts autoproclamés, à faire régner en maître l'écran-roi.

Il y a plus de trente ans, avant même l'apparition d'internet, Jacques Ellul tirait déjà la sonnette d'alarme : « la pratique intensive de la télévision anesthésie l'acte réflexif de la conscience et inhibe la parole ». Depuis, les acteurs du digital, tout-puissants, ont inondé la société de tablettes, d'objets connectés et de réseaux sociaux toujours plus addictifs. Ceci étant, un paradoxe fascinant mérite d'être soulevé : conscients d'avoir mis au monde un monstre aux airs d'enfant de cœur, les dirigeants des GAFAs avouent être de plus en plus nombreux à scolariser leurs propres enfants dans des « tech-free schools » (des « écoles sans technologie »), comme l'avaient fait Steve Jobs et Bill Gates en leur temps... Peut-être devraient-ils, contre toute logique, nous servir d'exemple ?

Si le surdigitalisation contribue à la régression de notre humanité en s'attaquant à notre essence même, nous allons voir que ses torts ne s'arrêtent pas là, et qu'elle constitue également une menace directe sur notre habitat.

II. L'illusion d'un monde numérique parfaitement dématérialisé, entretenue par les partisans du « tout numérique » à l'éthique défailante, fait courir à l'humanité un risque écologique majeur.

- A. Le phénomène électrique, qui permet au phénomène numérique d'exister, n'est malheureusement pas aussi vert qu'il n'y paraît.

Sans électricité, le numérique ne pourrait exister ; mais sans le numérique, l'électricité ne jouirait pas d'un aussi grand succès. En France, on estime en effet la part totale du numérique dans notre consommation finale d'électricité à près de 12%. Les acteurs économiques de ces deux mondes ont très bien compris l'importance de leur complémentarité, et travaillent main dans la main pour faire valoir leurs intérêts communs.

Et dans ce contexte, à l'ère de l'anthropocène, marquée par des enjeux climatiques toujours plus prégnants, persiste un mythe très arrangeant pour ces partisans du « tout numérique » : celui de la « fée électricité ».

Cette fantasmagorie, décrite par Gérard Dubey et Alain Gras dans « La Servitude Électrique », entretient l'illusion d'un système électrique « hors-sol », parfaitement dématérialisé, résolument « vert », et porteur de solutions à tous les maux que nous infligeraient les vilaines énergies fossiles, très émettrices de CO₂. Ladite « fée », dont l'apparence serait « pure de toute souillure », nous ouvrirait donc la voie d'un développement exemplairement durable, en parfaite harmonie avec Dame Nature.

L'exposition universelle de 1900, qui propulsa l'électricité au tout devant de la scène, illustre parfaitement la démarche de ceux qui entretenaient déjà ce mythe. Dans le palais dédié à la magie de la « fée », on dissimula volontairement les lourdes machines industrielles que l'électricité avait vocation à alimenter, pour donner au public ébahi l'illusion d'un monde miraculeusement dématérialisé. Aujourd'hui, ceux qui s'appuient sur ce mythe de l'immatérialité pour défendre de juteux intérêts économiques nous expliquent que l'électricité est générée de façon parfaitement propre, notamment grâce au vent et au soleil, et que nous pouvons donc, en toute quiétude, continuer à « consommer nos écrans » comme nous avons pris l'habitude de le faire.

Toutefois, une analyse objective des faits nous permet de prendre conscience que rien n'est moins vrai. Et c'est précisément à la déconstruction de cette fiction que s'attaquent Dubey et Gras, en dénonçant la part de mystère et d'irrationnel qui accompagne le phénomène électrique.

Notons tout d'abord que l'électricité n'est pas une énergie à proprement parler. Il s'agit d'un vecteur énergétique, qui repose majoritairement sur la combustion de sources d'énergies fossiles. Ainsi, en 2019, les parts du charbon et du gaz dans la production mondiale d'électricité étaient respectivement de 36% et 24%, soit bien supérieures à la part totale des énergies renouvelables hors hydraulique, qui ne s'élevait qu'à 10%. La production d'électricité, qui suppose donc l'extraction, le transport et la consommation de sources d'énergies fossiles n'est donc en rien « immatérielle », ni décarbonée. Et quand bien même nous parviendrions à produire 100% de notre électricité à partir de sources renouvelables – ce qui supposerait accessoirement d'avoir trouvé une solution à leur intermittence, une analyse du cycle de vie (ACV) d'une éolienne ou d'un panneau solaire nous permettrait de prendre conscience que leur impact environnemental est loin d'être nul.

Quant à nos kilomètres de réseaux, à nos data-centers, et à nos équipements numériques, ils n'ont rien d'immatériel non plus. Prenons l'exemple du smartphone, cette fameuse « tétine digitale » dont on ne peut se passer. Sa fabrication ne requiert pas moins de 40 métaux rares, provenant des quatre coins du monde : de Chine, d'Indonésie, du Chili, etc. Et les impacts

écologiques qui résultent de l'extraction de ces métaux est désastreuse : déforestation massive, pollution de l'eau, déchets miniers, émissions de gaz à effet de serre... Loin de nous, donc, l'idée d'un monde numérique exempt de pêchers écologiques !

En cherchant à nous bercer dans l'illusion d'un monde numérique parfaitement immatériel, les acteurs du digital commettent une faute éthique grave, en dissimulant la sombre réalité écologique du numérique. Insouciants, nous poursuivons donc notre course folle vers le « tout digital » : dans la sphère professionnelle, en systématisant le télétravail ; dans nos écoles, en remplaçant au maximum les livres par des tablettes ; à notre domicile, dans le cadre d'un usage numérique « récréatif ».

L'avenir de l'Homme dépend directement d'un milieu naturel qui doit rester favorable à son existence. Notre dépendance au digital, en contribuant au réchauffement climatique et à l'épuisement des ressources naturelles, fait donc courir à l'humanité un risque écologique majeur. Il ne tient donc qu'à nous, en tant qu'individus et décideurs économiques, de la questionner de toute urgence !

B. La prétention messianique des acteurs du digital accélère la catastrophe écologique.

En réponse aux critiques formulées à l'égard du digital, il est courant d'entendre dire qu'un retour en arrière, « à l'âge de pierre », ne serait pas souhaitable. Soit ! Le confort que nous apporte le digital est tel que nous ne pourrions pas, en réalité, nous en passer.

Mais que faire alors en réponse aux immenses défis environnementaux qui nous guettent ? Pour les partisans du « tout numérique », la réponse est simple : « il faut faire plus de la même chose ». Avec une prétention messianique, ces derniers nous expliquent que les « smart-grids » et les « smart-cities », par un meilleur traitement de nos données et par une optimisation de nos systèmes interconnectés, constitueront une solution à tous nos problèmes.

Adeline et Alexis Voizard nous livrent une explication très claire de ce phénomène dans « Comment sauver la planète à domicile » : « l'homme compense par des béquilles technologiques l'amputation qu'il pratique sur la nature et sur lui-même ». Dans le cas précis du digital, nous cherchons à compenser l'épuisement des ressources et les émissions de CO₂ engendrés par le « tout numérique », par une digitalisation accrue ; nous prétendons pouvoir résoudre un problème en accentuant la cause de ce dernier... Une proposition, certes très séduisante – en ce qu'elle nous permettrait de ne rien changer à nos modes de vie, mais dont il serait bon de douter, car, en misant sur la crédulité publique, les instigateurs de cette théorie cherchent surtout à faire tourner notre machine capitaliste qui requiert la production, la commercialisation et la vente de produits toujours plus « innovants ».

Elon Musk, fondateur de Tesla et de SpaceX, est l'illustration parfaite de ce phénomène. Le développement de ses voitures électriques, qui avaient pour vocation de verdir la mobilité automobile, se retrouvent à présent confrontées à un nouveau problème : celui des batteries, au cœur de la guerre des métaux rares décrite par Guillaume Pitron dans son livre à ce sujet. Si les projets d'Elon Musk n'ont pas réellement contribué à sauver la planète, ils lui ont permis, en revanche, de devenir le 3^e homme le plus riche au monde.

Bossuet soutenait que « Dieu se rit des hommes qui déplorent les effets dont ils chérissent les causes ». La vague verte qui s'est abattue sur la France aux dernières élections municipales pouvait laisser penser que nous nous étions enfin résolus à combattre les effets que nous déplorons : le réchauffement climatique et l'épuisement des ressources. Pourtant, nous continuons à jongler entre nos téléphones portables, nos ordinateurs et nos montres connectées, dont on sait à présent l'impact climatique conséquent... Si Bossuet vivait encore en ce XXI^e siècle, rirait-il de nous ? Sans nul doute.

L'éthique professionnelle est donc, une fois de plus, au cœur du défi écologique, en ce qu'elle doit nourrir une réflexion sur l'arbitrage entre survie du système capitaliste – dont on ne connaît pas, à l'heure actuelle, de meilleure alternative, et survie de l'espèce humaine – dont l'habitat est mis à mal par des pratiques de consommation non soutenables... Une question d'une grande complexité, donc, à laquelle les décideurs économiques doivent s'efforcer de réfléchir !

Conclusion :

En encadrant la prise de décision des acteurs économiques, l'éthique professionnelle et ses principes moraux devraient favoriser l'éclosion d'un système économique au service de notre humanité ; au service de *Sapiens*.

Si la digitalisation a permis des avancées certaines, la qualifier de « progrès », au sens orwellien du terme, semble erroné au regard des dommages que la surdigitalisation exerce sur l'essence-même de notre être – à la fois relationnel et pensant. Et sous couvert d'une immatérialité innocente, la digitalisation fait surtout peser sur l'humanité, en tant que civilisation terrienne, un risque écologique majeur.

Sur cette base réflexive, il en va de notre ressort à nous, en tant que décideurs économiques du XXI^e siècle, de remettre l'éthique au cœur de nos décisions économiques, afin que l'homme d'aujourd'hui ne soit pas le pire ennemi de l'homme de demain !